

Conclusion : Fin et « retour » du *gospodar* à Maureni

*Qui connaît les autres et soi-même comprend aussi
que l'Orient et l'Occident n'ont plus à être séparés.*

J.W. Goethe, *Le Divan occidental-oriental*

1. Figure historique et bricolages identitaires du *gospodar*

« Gospodar ». Alors que ce vocable relève du langage courant, il est également un mot clé du lexique historique et identitaire roumain. Loin de revêtir une signification univoque, il renvoie à des usages différents et des significations diverses et parfois contradictoires. Utilisé à des fins économiques et politiques européennes de « développement » agricole notamment, il est une menace à conjurer. Déjà durant l'industrialisation menée et le début du XX^{ème} siècle, à l'apogée de la Grande Roumanie, il était un frein pour l'intelligentsia roumaine au pouvoir. Sous le communisme, le paysan devient ouvrier agricole tout en demeurant emblème de la Nation. En effet, la Roumanie, aux marges des Empires, connaît une histoire mouvementée. Annexée à de nombreuses reprises par ses voisins hongrois, autrichiens, ottomans et russes entre autres, elle est entrée dans le concert des nations de l'Union Européenne le 01 janvier 2007. Dans ce cadre, utilisé à des fins identitaires et politique nationale, le *gospodar* est une spécificité authentique à préserver. Alors que dans les cénacles, les politiciens prêchent la « fin » du *gospodar*, concrètement, au cœur des villages roumains, à l'entame de l'ère de « transition », il est de « retour » sans nécessairement ne pas être fustigé.

Selon le modèle développé par H.H. Stahl, la *gospodarie* plongerait ses racines dans le village communautaire égalitaire, *l'obste devalmase*. Propre à l'histoire du Vieux Royaume, ce modèle n'est pas applicable telle quel à la Transylvanie qui connut le deuxième servage. Dès lors, une comparaison avec les unités domestiques slaves du sud (*zadruga*) et russes (*mir*) éclaire ce que put être l'évolution suivie par la *gospodarie*. Ces modèles informent tous deux sur le système d'héritage. La première renseigne sur le glissement du lignage à l'unité domestique comme référence et la seconde sur la construction d'une communauté rurale traditionnelle dans une vision romantique des cultures et la complémentarité économique des familles. Fille de la dissolution de *l'obste devalmase* dans le Regat, son parcours est différent dans le Banat. En outre, Maureni, fondé en 1784, est un village majoritairement souabe jusqu'à l'installation croissante de Roumains durant l'Entre-deux-guerres et l'émigration successive et presque totale des germanophones. Le modèle stahléen du village communautaire libre ne correspond pas au passé du village investigué. Cependant, l'aura de cet *obste*, le poids de cette référence dans

l'imaginaire collectif roumain et ses usages idéologiques permettent d'y faire référence. Si elle n'est pas matériellement l'ancêtre des demeures de Maureni, elle est l'ancêtre de la *gospodarie*. À ce titre, elle marque les usages et significations contemporains du *gospodar* et de son foyer. Le déclin de *l'obste* en lignage donna ensuite naissance à ce que V. Mihailescu (1995) nomme la *gospodarie mixte diffuse*. L'unité de référence est le foyer domestique qui, pour subsister durant le communisme, tisse des liens avec d'autres unités hors du village. Les liens familiaux avec des citadins sont privilégiés pour compléter, ensemble, les revenus et forces de travail. Des amitiés viennent les renforcer et intègrent peu à peu, par le parrainage, les relations de parenté. Actuellement, cette organisation se maintient tout en se transformant. En période de « transition », la *gospodarie* intègre la pluriactivité économique déployée par ses membres. Au même titre que la migration, elle est une stratégie de survie inscrite au sein d'un réseau favorisant l'accès de ses participants à des bien matériels et symboliques complémentaires selon leurs besoins. Elle devient un élément d'un réseau communautaire inscrit dans la localité pensée dans un contexte international.

Conjointement à ces faits historiques, il est nécessaire de s'interroger sur le statut de paysan roumain. Le *gospodar*, s'il est un marqueur identitaire, n'est pas né de nulle part. Il s'inscrit également dans le passé matériel. Cependant, cette condition paysanne fut l'instrument de revendications politiques et de reconnaissances identitaires des Roumains dès le XVIII^{ème} siècle. La figure du paysan connaît trois étapes successives dans sa composition. Le paysan roumain est ainsi un aristocrate et sert la cause de l'ethnie roumaine représentée par son intelligentsia afin de pousser la couronne autrichienne à leur reconnaître le statut de *natio*. Il devient ensuite un citoyen dans le Banat hongrois. Durant la période de la Grande Roumanie, le capital social du paysan s'accroît. L'abolition du deuxième servage lui permet de devenir propriétaire et libre. Les partisans d'une politique ruralo-populiste participent à la diffusion auprès des masses de la *paysannerie* construite. Le travail de la terre est un honneur, une ressource majeure, un emblème du savoir-faire paysan dont les valeurs centrales sont l'hospitalité et l'autonomie. Cependant, à la suite du siècle précédent, les politiciens roumains de l'Entre-deux-guerres souhaitent développer les industries du pays. Cette industrialisation se fait au détriment de l'agriculture en dépit de la morphologie physique du territoire national où domine les espaces verts et ruraux. Le sentiment identitaire national associé à une Roumanie construite comme une périphérie durant des siècles de domination engendre la volonté de contrecarrer ce statut en modernisant les ressources du pays à l'époque florissante de la métallurgie. *Toute « époque historique » est caractérisée par la coexistence, dans une même aire culturelle, de multiple pays, situés à des niveaux inégaux de développement. Il y eut toujours des pays se trouvant à la tête du progrès et des pays retardataires. Une « ère historique » prend obligatoirement le caractère que lui imposent les pays les plus avancés, ceux en décalage retardataire subissant la loi de l'époque »* (Stahl, 1969, p. 17). Cette voie est également suivie par les dirigeants communistes en opposition aux conseils du COMECON. Cependant, à cette « contradiction » entre la politique menée et la géographie physique du territoire roumain lui « assignant » un rôle économique agricole

particulier selon Moscou, s'ajoute alors d'autres antagonismes. La collectivisation et l'étatisation des terres ont pour but de séparer les paysans de leur mode de vie traditionnel et de les transformer en ouvriers agricoles. Cependant, ce procédé a pour résultat de contribuer à un changement de la *gospodarie* qui devient un refuge pour les familles tout en maintenant, pour survivre, leur « autonomie ensemble ». En outre, si le dictateur N. Ceausescu envisageait d'élever le village au niveau de la ville par son plan de systématisation, il se fonde sur la fable rurale roumaine pour asseoir son pouvoir.

Chaque étape de la construction du *gospodar* comme symbole de la *roumanité* se nourrit de la précédente et s'enracine ainsi dans l'histoire d'un mouvement de revendication et de « continuité » identitaire. Paysannerie et ethnicité puis nationalité se construisent de concert. La distinction du soi roumain se nourrit de cette figure construite comme particulière. L'identité nationale se compose donc sur base du modèle de la fraction de K. Verdery (1981) et oppose ses composantes en les associant à des pôles différents. Cependant, à chaque pallier, s'opèrent également des transformations afin de correspondre au contexte qui lui est contemporain et adapter son discours à la reconnaissance exigée. *Le souvenir est dans une très large mesure une reconstruction du passé à l'aide de données empruntées au présent, et préparée d'ailleurs par d'autres reconstructions faites à des époques antérieures et d'où l'image d'autrefois est sortie déjà bien altérée* (Halbwachs, 1997, pp. 118-119). Un premier bricolage basé sur le stock précontraint des références d'une aire culturelle (Lévi-Strauss, Bastide, Braudel) introduit une forme de provisoire dans une identité (même pensée en opposition de pôles) construite comme éternelle. Le caméléonisme se dévoile (Nicolau, 1993 ; voir chapitre 5).

Avec l'intégration européenne et l'installation des investisseurs occidentaux dans la *petite Belgique*, un héritage de ces constructions s'énonce clairement et conjoncturellement dans les représentations identitaires à Maureni. Un modèle identitaire construit autour de quatre figures émerge. Le *gospodar* y joue un rôle central (chapitre 4). Cependant, il s'agit bien d'une figure bricolée historiquement et réemployée dans un « nouveau » contexte et non de la réalité historique du paysan de l'Entre-deux-guerres. En effet, lors de la chute du régime communiste, confrontés à une économie fragile, les politiciens roumains adoptent un discours valorisant une « renaissance » de la *gospodarie* signifiant à la fois un « retour » à soi après la « parenthèse » communiste par le processus de *reîmproprietarie* et de « réconciliation » avec l'eupéanité du pays. Par ailleurs, l'usage d'autres catégories pour se dire au village souligne la complexité d'une identité aux multiples facettes ne s'équivalant point. Les frontières de l'altérité fluctuent selon le contexte de la rencontre et les stratégies identitaires déployées. L'étranger peut être extérieur et intérieur. Les héritiers du *gospodar* reprennent le langage de l'ethnicité fondée sur la « paysanneté » et l'opposent à une « tsiganisation » et une « barbarisation » des villageois et des étrangers pour asseoir leur pouvoir local leur permettant d'assigner à la fois des noms et des places (chapitre 7). La dynamique identitaire est également mise en avant par ces distinctions diverses (chapitre 6) dont la transformation actuelle est visible dans les

échanges (chapitre 9 et 10). En effet, sous la pression des migrants adoptant d'autres signes de la distinction que le travail de la terre et ce en continuité avec l'apparition de produits de consommation étiquetés communistes, le vocabulaire sur lequel repose la hiérarchie locale change. Sous la pression des journaliers, la grammaire de cette hiérarchie est modifiée par le biais de la place de chacun dans les échanges entre les foyers villageois non plus « limités » à un territoire mais inscrits dans la localité (Appadurai, 2001). G. Simmel écrivait en 1908: *la frontière n'est pas un fait spatial aux conséquences sociologiques, mais un fait social qui prend forme dans l'espace. Les limites dans l'espace ne sont que la cristallisation ou la spatialisaton du seul réel processus psychique de délimitation*. Ce « retour du gospodar » peut être qualifié de *retour vers le futur* comme le suggère C. Giordano (1995). Si la mise en culture des terres, et bien plus encore du potager à la suite de la valorisation du lopin de l'époque communiste comme refuge, si le maintien d'une basse-cour et une volonté d'autonomie de la famille sont présentés comme signifiants de l'être villageois roumain, leur subsistance est également imputable à un manque de moyens économiques et matériels.

La chute du communisme fin 1989, le processus de recouvrement de la propriété privée dès 1991, le processus d'adhésion à l'UE et l'installation des investisseurs occidentaux en terre banataise forment le contexte particulier de ce que d'aucun dénomme la « transition », terme discuté au cours du second chapitre. La politique agricole menée en Roumanie s'intègre aujourd'hui à la PAC. Si celle-ci semble faire « marche arrière » en raisons des déboires écologiques, sanitaires et, dans une moindre mesure, sociales engendrés par une agriculture intensive, les recommandations formulées à la Roumanie semblent ne pas tenir compte des spécificités de l'ancien grenier céréalier de l'Europe. On se souviendra notamment des *larmes de lait*. Fin septembre 2009, les agriculteurs belges, français, luxembourgeois, autrichiens, italiens, espagnols et allemands remplissent leurs tonnes à lisier de lait. Des millions de litres sont répandus sur les terres. Symboles de la détresse des agriculteurs surendettés dont les produits sont vendus parfois à perte signifiant la cessation d'activité pour nombre d'entre eux, ils disent pleurer « des larmes de lait ». Si une distribution gratuite de lait conditionné en litre est effectuée conjointement à l'épandage, les exploitants vivent cette situation comme quelque chose de contre-nature : les fruits de leur labeur retournent directement à la terre sans être un produit consommé. Un discours de « fin de la paysannerie » resurgit. Titre de l'ouvrage de H. Mendras en 1971, on sent ici combien cette « mort » s'apparente plus à une lente agonie non seulement en Occident mais également en Europe de l'Est. En effet, la version roumaine du paysan, le *gospodar* est placée dans une situation analogue et à la fois particulière. Emblème de l'identité nationale, garant de la continuité et de la spécificité de la roumanité, le *gospodar* est chargé d'une aura propre à cette construction et ses usages idéologiques successifs sans se réduire à un simple outil de contestation et n'être qu'un instrument du communautarisme.

2. Une ontologie du lien

Tout d'abord, la monstration du lien noué par la mémoire collective soutenant une géographie émotionnelle souligne combien la terre, au-delà d'un avoir constitue une forme de l'être à Maureni (chapitre 5). La sauvegarde du modèle d'autonomie du *gospodar* n'est pas seulement une question locale, villageoise ou roumaine. Elle n'est pas seulement une question culturelle, identitaire, sociale. Elle est un enjeu économique mondial. De l'idée de marché (Stan, 2005), on passerait à la défense d'un modèle non plus idéalisé et occidentalisé, mais à ce qui se fait depuis longtemps localement, à une forme économique adaptable et adaptée plus qu'adoptée, respectueuse des relations sociales courantes, intégrée à la nature, en lien à cette altérité non culturelle plus qu'en distinction et exploitation. Par la mise en culture et le geste de la fabrique analysé au travers des exemples que constitue la préparation des plats lors des festivités pascales, j'ai montré combien une part de l'identité du cuisinier pénétrait et enrichissait l'aliment (chapitre 8). Le lien à la nature domestiquée du potager et de la basse-cour est dit essentiel. Pour faire entendre le discours de la nécessité de préserver et de poursuivre, non de muséifier, le mode de vie paysan, le discours économique est indispensable, comme le souligne D. Ciolos (chapitre 5), mais il n'a de sens, dans le chef des héritiers du *gospodar*, que s'il est associé au sens de leur fabrique. La politique agricole roumaine n'est pas à penser en termes de rattrapage en raison de ses spécificités foncières, agraires mais aussi en des termes identitaires qui traversent les siècles et la tumultueuse histoire roumaine. Elle pourrait s'avérer devenir le modèle antidotique d'un ultralibéralisme problématique sans vouloir retomber dans la conception réifiée et fractale de l'identité. La politique agricole mondiale devrait s'ajuster à ces traits. Le *gospodar*, la particularité de sa façon d'habiter, son économie de la fabrique et de l'échange qui l'habitent auraient alors de beaux jours devant eux. Toutefois, n'ignorons pas les jeux de pouvoir qui ont cours au cœur du village et en reconstruisent le tissu social (chapitre 10). En effet, la part identitaire n'annule pas la part utilitaire du don comme de la fabrique.

Certains états et régimes politiques ont bien compris le danger. Ils cherchent à effacer de la carte les formes incontrôlées de territorialité. Les exemples abondent: de la destruction du vieux Bucarest par Ceausescu à celle des lieux de culte en URSS ou des mosquées en Bosnie. Toutes ces actions, réformes foncières et réformes agraires comprises, ont profondément bouleversé les formes antérieures d'attachement au territoire et, au-delà, les fondations spatiales des identités. En faisant disparaître le territoire de l'ancienne culture au nom d'un « homme nouveau », quelles que soient les intentions ou les idéologies affichées, ce sont toujours des identités gênantes que l'on cherche à éliminer. L'une des meilleures façons de tuer l'identité d'un peuple, c'est sans doute de l'atteindre dans son lien territorial. Les problèmes du territoire et la question de l'identité sont indissociablement liés: la construction des représentations qui de certaines portions de l'espace humanisé font des territoires est

inséparable de la construction des identités. L'une et l'autre de ces catégories sont des produits de la culture, à un certain moment, dans un certain cadre. Comme toutes les constructions, elles peuvent être remises en cause et le sont aujourd'hui à Maureni et, plus largement, en Roumanie. Des crises identitaires entraînent souvent une modification du rapport à l'espace, mais les transformations de la réalité spatiale vécues par mes interlocuteurs risquent d'entraîner, à l'inverse, une remise en cause des constructions identitaires: celles-ci doivent être reformulées ou rebâties sur des bases nouvelles. Ce qui importe n'est pas, comme le préciserait M. Foucault, le présent mais l'actuel de la rencontre qui se joue à Maureni. C'est le maintenant du devenir sur fond de ce que les habitants cessent déjà d'être qu'il faut tenter de saisir si l'on veut soutenir un propos économique pour défendre leur subsistance.

Aussi les stratégies utilitaristes, les ruses (chapitre 9) déployées dans les échanges ne doivent-elles pas faire oublier leur part de gratuité et d'identité. Aussi, les représentations identitaires énoncées ne doivent-elles pas mener à la construction et la perception figée de l'identité sans en nier cet usage. Si la perspective constructiviste insiste sur la dynamique identitaire dénonçant sa réification, elle introduit un désenchantement relativiste. Les acteurs ne peuvent être compris seulement par la critique de la fixation identitaire à laquelle ils opèrent et dont ils usent. Cerner leurs pratiques est indispensable. Parler de construction des identités, d'invention des traditions, d'éternel provisoire oppose des vocables associés à deux registres différents : celui de l'immuable et celui de la fabrique. Cependant l'éternel provisoire est à saisir selon un autre niveau : les divers sens afférant aujourd'hui à la *gospodarie*. Elle est bien plus qu'un frein à la modernisation, un archaïsme rédempteur, un refuge, un garde-manger, la dénonciation d'un présent morose, un rêve d'avenir glorieux, un bouclier, une coquille ou un nid, elle est un être au monde.

L'identité peut être une forme de résistance aux effets déstructurants de la modernité. Une volonté de survie du groupe dont les traditions sont laminées par la domination politique et le capitalisme est brandie. La culture n'est pas pour autant une simple survivance du passé en dehors de la modernité. Les identités peuvent aussi être une coquille vide à endosser. La tradition, la mémoire, l'éducation des enfants, le patrimoine musical, les fêtes doivent être sauvegardés, mais les acteurs les réinventent en les sauvant : vivance plus que survivance (chapitre 8). Selon G. Balandier (1967), le basculement dans la modernité peut en effet provoquer un renforcement des particularismes. Ces derniers s'inscrivent non dans une tradition mais un pseudo-traditionnalisme. Le traditionalisme, en ce cas, renaît pour satisfaire des fins contraires à la tradition. La tradition manipulée devient le moyen de donner un sens aux réalités nouvelles. *Dans les sociétés industrielles contemporaines, la recherche de racine, de terroir, d'authenticité par rapport à un ailleurs ou un autre temps fantasmés (passéistes ou futuristes) est un facteur d'invention de la tradition, dans une quête d'authenticité.* (Warnier, 1999, p. 100). Pris dans la modernité, les acteurs produisent le contenu des bricolages tout autant qu'ils le reproduisent. Il ne s'agit plus d'une opposition à la modernité qui voudrait éliminer les traditions considérées comme obscurantistes mais

de penser la *gospodarie* contemporaine. Une articulation entre tradition et modernité naît sans que ce ne soit purement l'un et l'autre. Il s'agit d'une traduction combinant ces deux aspects mutuellement influencés et donc bricolés. Reproduction et production, continuité et changement, éternel et provisoire s'associent. Pour C. Lévi-Strauss (1974), le bricolage est comme une recombinaison prise dans le sens de changement par rapport à ce qui précède. Pour R. Bastide (1970), il est une transition entre deux états (transe). L'étude de la *gospodarie* à Maureni montre que le bricolage identitaire est une interpénétration de rupture et de continuité pour retrouver une stabilité, une cohérence dans un contexte changeant. *Il existe toujours des seuils entre société, entre cultures, faute de quoi la reconnaissance culturelle serait impossible. On doit donc faire l'hypothèse de formes culturelles et artistiques, de gestalt, de « catastrophes » (Thom 1999) ou de « ressemblances familiales » (Wittgenstein 1990), autrement dit de discontinuités (Amselle, 2008).* Deux « médiateurs » se posent comme « modèles » de ce bricolage. Ils sont en concurrence entre eux pour devenir le centre des échanges, pour définir la norme et l'ordre du monde. Entre ces deux types, un troisième gagne en pouvoir, profite de cette lutte et propose un autre bricolage. Ces deux premiers ordres puisent dans un stock commun prédéterminé qu'ils bricolent à leur façon : les mêmes matériaux ou les mêmes outils n'ont pas toujours le même usage. Par ailleurs les forces centrifuges, centripètes et de domination internes au bricolage s'associent différemment (chapitre 7). Ceci ne supprime en rien leur ressemblance.

Les transformations vécues au village peuvent mener vers une forme totalement inédite de la ruralité, mais il y a probablement peu de chance. Par contre une complexification de la société rurale roumaine est en cours. Le village sera résidentiel, touristique, agraire, mémoire, patrimoine en majorité ou plus souvent un mélange de ces aspects. La *gospodarie* est un support de localité faisant lien entre deux espaces imaginés et construits en contraste. Elle est à la fois dans le local et le global, la tradition et la modernité. Se bricolant au quotidien, elle noue trace et changement mais vers quoi ? Quelque chose est en train de se former qui ne sera pas la campagne occidentale: nœud de nostalgie, duplication du passé, mythe de continuité, agrément, souvenir, imaginaire ou sanctuaire, le village est aussi et surtout une habitude et un ethos. Il est un laboratoire du présent signe d'une société s'inventant. Au-delà des pierres, des transformations, une singularité culturelle roumaine dynamique se poursuit qui ne signe ni la fin ni le retour du *gospodar*. Nicu, Emilia, Titi, Bianca et les autres Maurenieni nous disent que la *gospodarie* n'est pas sens dessus dessous mais demeure un éternel provisoire.

3. Retour épistémologique :

La difficulté de dénouer l'imbroglio de l'identité est commune au traitement des concepts adjacents que sont la communauté, la tradition ou la culture. La perspective constructiviste de l'identité à son apogée dans les années 80 a donné naissance à diverses notions riches à penser ce flou : l'invention des traditions (Hobsbawm, Ranger, 1983), la construction identitaire (Juteau, 1999 ; Barth 1995 ; Bourdieu, 1979 et 1980 ; Dubar, 1991), la patrimonialisation (Micoud, 2007). Cependant, ces usages de la thématique constructiviste se « routinisent » (Brubaker, 2001). S'il est indéniable que ce mouvement fut salutaire pour sortir d'une vision essentialisée des identités, elle m'apparaît limitée sur plusieurs points à soulever au terme de l'étude effectuée à Maureni. Ce sont les propos et gestes des habitants de ce village qui, passés au crible de l'analyse, permettent de revenir sur le parcours effectué jusqu'à présent. Ils permettent d'insister sur sa mise en forme pour cerner le bricolage identitaire sans négliger ses usages. Appuyer l'appréhension de ce processus, afin de ne pas retomber dans une réification identitaire et de dépasser la vision surplombante du constructivisme, passe par son appréhension en trois étapes qui structurent cette thèse, du registre opératoire aux pratiques en passant par les classifications :

- les représentations sociales de l'identité (Moscovici, 2005 ; Goffman, 1975 ; Jodelet, 1995 ; Rouquette, 1991) dans leur jeu de miroir avec l'altérité attribuant certains traits (Dubar, 1991 ; Juteau, 1999) (chapitre 2 et 4) ;
- les catégories identitaires en usage localement recourant à des marqueurs (Barth, 1995) pour se distinguer (Bourdieu, 1979) à des fins stratégiques impliquant un jeu de pouvoir (Bourdieu, 1980) et leur fluctuation en changement de contexte (chapitres 7, 9 et 10) ;
- les pratiques des acteurs bricolant leur identité au quotidien et usant des marqueurs pour se dire en contexte (Lévi-Strauss, 1974 ; Bastide, 1970 ; Dimitrijevic, 2004 ; Appadurai, 2001). Ils construisent la localité, des traditions et de la modernité, des identités (chapitres 5, 7, 8 et 10). Cette part dynamique, fluctuante attestant de l'erreur même de penser l'être figé et non en devenir n'en supprime pas pour autant le recours que les acteurs font de traits identitaires considérés comme particuliers et immuables. Par ailleurs, la part construite de ces identités et traditions n'en amoindrit pas le sens et la valeur sous peine de valider leur « superficialité » et autoriser leur éviction en faveur d'autres valeurs « puisque tout est mouvant ». Enfin, ce serait énoncer un propos valorisant la seule distance du chercheur comprenant seul ce que des acteurs englués dans leur identité ne sauraient saisir.

Selon R. Brubaker (2001), la notion d'identité serait apparue aux USA dans les années 60 et la mouvance des ouvrages de E. Goffman (1975) et de P. Berger et T. Luckman sur *La construction sociale de la réalité* (1966). Leur perspective interactionniste et constructiviste atteste de la part dynamique de l'identité et déconstruit sa pensée comme donnée, figée, établie et préexistante. Cependant, les usages

communs de cette notion, dans un contexte politique américain de revendication des mouvements noirs, notamment, en dresse un autre portrait. Pour servir la reconnaissance et légitimer leurs revendications en affirmant une continuité historique, ces mouvements recourent à une vision réifiée des traits identitaires permettant de dire qui l'on est et qui l'autre est de façon intangible. Vivre la *gospodarie* comme une arme et le *gospodar* comme enracinement authentique justifiant son maintien et l'exclusion de politiques jugées comme extérieures et destructrices est similaire. Les acteurs recevraient leur identité et n'en seraient nullement producteurs. Cette conception rejoint les visions universalistes et culturalistes européennes héritées du XIX^{ème} siècle construites en oppositions (chapitre 7) et la construction sous forme de fraction de l'identité nationale roumaine (chapitre 2) manipulant les faits historiques (chapitre 3). Une culture serait plus profonde qu'une autre quel que soit le sens de lecture de la fraction : le « progrès » d'une culture transnationale européenne sur une culture nationale archaïque engluée dans la pauvreté matérielle ; une culture nationale ancienne, symboliquement et ontologiquement riche sur le vide d'une culture globale uniformisante ; une culture régionale banataise authentique et riche sur une culture nationale factice et « à la traîne ».

Déconstruire ces réifications identitaires en dévoilant leurs usages stratégiques et en soulignant leur part de fabrication à ces fins camouflées fait rapidement passer pour « fausses » les identités et traditions vécues comme authentiques par les acteurs. Appréhender sous la seule forme de la construction et de la stratégie les bricolages identitaires des acteurs est ignorer la part ontologique de ces constructions qui permettent de penser le prolongement, le lien sans tomber dans une pensée de l'enracinement. L'éternel provisoire relève de cette pensée. La *gospodarie* est à saisir selon le triple lien ontologique dévoilé dans :

- la construction de la localité (lien à l'espace support de mémoire et appréhendé par une géographie émotionnelle associant avoir et être) ;
- la fabrique des traditions (associant faire et être en une ontologie du lien à la nature domestiquée) ;
- les échanges dévoilant un être au monde en relation avec autrui évoluant sur le mode du réseau communautaire sans que ne disparaisse l'identité contenue dans le don en faveur d'un tout utilitaire en dépit des propos et des stratégies dont les acteurs usent mais dont les gestes dévoilent d'autres facettes. Sa part d'éternité surgit sans que celle-ci soit immuable dans ses formes.

Passer à côté du vécu d'une identité préexistante serait ignorer le point de vue indigène. Bien qu'il soit nécessaire et salutaire de poser le bricolage identitaire, il n'en demeure pas moins crucial de saisir le point de vue des acteurs. Le fait d'inventer, de bricoler n'annihile pas le fait que l'identité puisse être vécue, n'en altère pas le sens et les valeurs pour les acteurs qui se disent à travers elles. Le risque serait dès lors de considérer que, parce qu'elles sont construites, leurs identités et les revendications qu'elles supportent seraient « moins » essentielles, qu'elles seraient contournables, évitables, révisables et remplaçables. Aboutir à la création d'outils pour nier l'existence d'une identité

culturelle par la pensée de son bricolage n'est nullement mon intention. Ce serait réinstaurer ce contre quoi le constructivisme luttait : une réification. Cependant, cette fois il ne s'agirait plus de distinguer bonnes et mauvaises cultures mais de placer des guillemets autour de l'authenticité des identités, de la culture, des traditions. Attester de leur construction ne légitime pas leur effacement. C'est pourquoi, pour éviter cette impasse épistémologique, il s'avère indispensable de ne pas se cantonner à la seule analyse des représentations sociales et/ou des discours mais bien de les confronter aux pratiques. Celles-ci révéleront le sens acté du bricolage au-delà des propos réifiant. On ne peut faire l'économie de l'étude des pratiques, de l'intériorisation des discours et représentations sous peine de demeurer aveugle à ce qui, en acte, peut être perçu comme naturel. R. Brubaker (2001) signale que bien que fluide, l'identité ne doit pas négliger la force de ses usages. Pourquoi la *gospodarie* demeure-t-elle ? Pourquoi, quitte à prôner une stagnation, les acteurs refusent d'abandonner cette « stagnation » en faveur d'un « progrès », d'une agriculture technicisée ? Il s'agit de ne pas ignorer le lien ontologique de la *gospodarie*.

Par ailleurs, se contenter de dévoiler la part créatrice des identités qui serait ignorée par les acteurs éloigne le chercheur de ce qui devrait être analysé. D'un côté, il se priverait de rendre intelligible les actions et les arguments des personnes rencontrées. Il se placerait en position de surplomb par rapport aux acteurs. D'un autre côté, cerner et critiquer la construction ne doit en rien endiguer son attention à la continuation des transformations sociales. *Plutôt que de s'employer à dénoncer l'illusion de continuité entre le présent et le passé qu'entretiennent les traditions, on peut se demander si l'anthropologie au contraire ne devrait pas s'intéresser à ce qui rend cette continuité tangible, concevable, voire légitime pour les acteurs sociaux eux-mêmes* (Hamelin, Wittersheim, 2001, p. 21). Bien que construits, il s'agit de comprendre comment les bricolages identitaires et la figure du *gospodar* font sens (chapitre 5, 8 et 10), de cerner leur multiplicité significative les teintant d'éternel provisoire. Si effectivement est et ouest ne sont pas à penser en séparation comme l'écrit Goethe, leur complétude n'est pas à penser en termes d'égalité uniformisante. La pensée du bricolage est essentielle, mais ne gomme pas les difficultés liées aux usages vernaculaires et scientifiques d'une identité essentialisée. Selon F. Laplantine (1999, p. 147), *l'identité est tendue comme un tambour sur lequel on peut faire résonner des certitudes tranquilles*. Il s'avère donc indispensable de passer par les étapes énoncées afin de la cerner dans son ambiguïté fondatrice. L'identité est une ruse et non un état, un mensonge pas même une demi-vérité, une construction entêtante résistant aux faits, le costume amidonné dont on se pare pour correspondre aux conventions. L'identité est une poupée-chiffon dont les membres sont remplacés au fil des ans : elle n'est plus tout à fait la même mais reste elle-même, mais Loin d'être définis et sans prétendre à l'indéfini, nous sommes un éternel provisoire.